

« pourquoi faut-il que tout nous soit acquis par les aperceptions des choses externes, et que rien ne puisse être déterré en nous-mêmes ? Notre âme est-elle donc seule si vide, que sans les images empruntées du dehors, elle ne soit rien ? (...) Et où trouvera-t-on des tablettes qui ne soient quelque chose de varié par elles-mêmes ? Verra-t-on jamais un plan parfaitement uni et uniforme ? Pourquoi donc ne pourrions-nous pas fournir aussi à nous-mêmes quelque objet de pensée de notre propre fonds, lorsque nous y voudrions creuser ? » (préface NE, p. 40-41)

« Toutes les impressions ont leurs effets, mais tous les effets ne sont pas toujours notables » (NE, T., II, 1, § 15, p. 91)

« Mais comme nos idées ne sont rien d'autre que des perceptions qui sont actuellement dans l'esprit, lesquelles cessent d'être quelque chose dès qu'elles ne sont point actuellement aperçues, dire qu'il y a des idées en réserve dans la mémoire, n'emporte dans le fond autre chose si ce n'est que l'âme a, en plusieurs rencontres, la puissance de réveiller les perceptions qu'elle a déjà eues, avec un sentiment qui dans ce temps là la convainc qu'elle a eu auparavant ces sortes de perceptions. Et c'est dans ce sens qu'on peut dire que nos idées sont dans la mémoire, quoiqu'à proprement parler elles ne soient nulle part. » (Locke, *Essai*, II, 10, § 2)

« Pour que les connaissances, idées ou vérités soient dans notre esprit, il n'est point nécessaire que nous y ayons jamais pensé actuellement : ce ne sont que des habitudes naturelles, c'est-à-dire des dispositions et attitudes actives et passives, et plus que tabula rasa. » (NE, T., I, 3, § 20, p. 82)

« il n'est pas possible que nous réfléchissions toujours expressément sur toutes nos pensées. Autrement l'esprit ferait réflexion sur chaque réflexion à l'infini sans jamais pouvoir passer à une nouvelle pensée. Par exemple, en m'apercevant de quelque sentiment présent, je devrais toujours penser que j'y pense, et penser encore que je pense d'y penser et ainsi à l'infini. Mais il faut bien que je cesse de réfléchir sur toutes ces réflexions et qu'il y ait enfin quelque pensée qu'on laisse passer sans y penser ; autrement, on demeurerait toujours sur la même chose. » (NE, T., II, 1, § 19, p. 93-4)

« Figurez-vous deux horloges ou montres qui s'accordent parfaitement. Or cela peut se faire de trois façons : la première consiste dans une influence naturelle. (...) La seconde manière de faire toujours accorder deux horloges, bien que mauvaises, serait d'y faire toujours prendre garde par un habile ouvrier, qui les redresse et les mette d'accord à tous moments. La troisième manière est de faire d'abord ces deux pendules avec tant d'art et de justesse, qu'on se puisse assurer de leur accord dans la suite. » (Leibniz, Second éclaircissement au *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, GF, 1994, p. 82)

« je crois qu'il y a toujours une exacte correspondance entre le corps et l'âme (...) je me sers des impressions du corps dont on ne s'aperçoit pas, soit en veillant soit en dormant, pour prouver que l'âme en a de semblables. Je tiens même qu'il se passe quelque chose dans l'âme qui répond à la circulation du sang et à tous les mouvements internes des viscères, dont on ne s'aperçoit pourtant point, tout comme ceux qui habitent auprès d'un moulin à eau ne s'aperçoivent pas du bruit qu'il fait. » (NE, T., II, 1, § 15, p. 92)

« Rien ne se fait tout d'un coup, et c'est une de mes grandes maximes et des plus vérifiées que la nature ne fait jamais de sauts : ce que j'appelais la loi de continuité (...) Elle porte qu'on passe toujours du petit au grand et à rebours par le médiocre, dans les degrés comme dans les parties, et que jamais un mouvement ne naît immédiatement du repos ni ne s'y réduit que par un mouvement plus petit, comme on n'achève jamais de parcourir aucune ligne ou longueur avant que d'avoir achevé une ligne plus petite (...) Et tout cela fait bien juger que les perceptions remarquables viennent par degrés de celles qui sont trop petites pour être remarquées. En juger autrement, c'est peu connaître l'immense subtilité des choses qui enveloppe toujours et partout un infini actuel. » (NE, préface, p. 43)

« je dis que l'homme ne saurait penser, en quelque temps que ce soit, qu'il veille ou qu'il dorme, sans s'en apercevoir (...) il n'est pas aisé de concevoir qu'une chose puisse penser, et ne point sentir qu'elle pense. Que si l'âme pense dans un homme qui dort sans en avoir une perception actuelle, je demande si pendant qu'elle pense de cette manière, elle sent du plaisir ou de la douleur, si elle est capable de félicité ou de misère ? Pour l'homme, je suis assuré qu'il n'en est pas plus capable dans ce temps là que le lit ou la terre où il est couché. Car d'être heureux ou malheureux sans en avoir aucun sentiment, c'est une chose qui me paraît tout à fait incompatible » (Locke, *Essai*, II, 1, § 10-11)

« Il est sûr que nous dormons et sommeillons (...) Mais il ne s'ensuit point que nous soyons sans aucune perception en sommeillant. Il se trouve plutôt tout le contraire, si on y prend bien garde (...) Il y a des perceptions peu relevées sans nombre, qui ne se distinguent pas assez pour qu'on s'en aperçoive ou s'en souviennne, mais elles se font connaître par des conséquences certaines (...) il faut considérer que nous pensons à quantité de choses à la fois, mais nous ne prenons garde qu'aux pensées qui sont les plus distinguées : et la chose ne saurait aller autrement car si nous prenions garde à tout, il faudrait penser avec attention à une infinité de choses en même temps, que nous sentons toutes, et qui font impression sur nos sens. Je dis bien plus : il reste quelque chose de toutes nos pensées passées et aucune n'en saurait jamais en être effacée entièrement. Or quand nous dormons sans songe et quand nous sommes étourdis par quelque coup, chute, symptôme ou autre accident, il se forme en nous une infinité de petits sentiments confus » (NE, T., II, 1, § 9-11)

« quelque chose de semblable s'observe tous les jours pendant qu'on veille ; car nous avons toujours des objets qui frappent nos yeux ou nos oreilles, et par conséquent l'âme en est touchée aussi, sans que nous y prenions garde, parce que notre attention est bandée à d'autres objets, jusqu'à ce que l'objet est assez fort pour l'attirer à soi en redoublant son action ou par quelque autre raison ; c'était comme un sommeil particulier à l'égard de cet objet là, et ce sommeil devient général lorsque notre attention cesse à l'égard de tous les objets ensemble. C'est aussi un moyen de s'endormir, quand on partage l'attention pour l'affaiblir. » (NE, T., II, 1, § 14)